BRUNO HALIOUA

La médecine au temps des pharaons



LIANA LEVI



« Vingt-quatre ans séparent cette nouvelle édition de la première. Vingt-quatre ans, à l'échelle d'une vie de chercheur, c'est peu de chose ; à l'échelle de l'égyptologie, c'est parfois une révolution entière. Lorsque paraissait la première édition, le pari était de faire dialoguer deux disciplines qui s'ignoraient trop souvent : la médecine contemporaine et l'égyptologie savante, la recherche biologique et le papyrus. Ce dialogue, depuis, n'a pas seulement continué : il s'est approfondi, élargi, et surtout transformé par l'irruption de nouvelles techniques de biologie moléculaire que nul, à l'aube du siècle, n'imaginait voir un jour appliquées aux momies du Nil.
C'est cette transformation que cette édition entend restituer, sans rien renier de l'ouvrage initial. Car si la médecine égyptienne appartient au passé le plus reculé, son étude, elle, appartient résolument au présent. » Bruno Halioua

Les médecins des pharaons n'ont pas cessé de nous parler

Bruno Halioua est dermatologue, titulaire d'un DEA d'histoire contemporaine et chargé de cours à l'université Paris-IV. Il est l'auteur d'une centaine d'articles consacrés à l'histoire de la médecine. Il a notamment publié *Blouses blanches, étoiles jaunes* (Liana Levi, 2000), *Le Procès des médecins de Nuremberg* (Ères, 2007), *Les 948 Jours du ghetto de Varsovie* (Liana Levi, 2018) et *Leur Seconde Guerre mondiale* (Buchet/Chastel, 2020). *Les Médecins d'Auschwitz* a paru en 2022 aux éditions Perrin (Pocket, 2023), suivi de *Josef Mengele – Médecin et bourreau*, publié en 2025 chez le même éditeur.

Bruno Halioua

La médecine au temps des pharaons



Liana Levi

À la mémoire de Bernard Ziskind qui m'a transmis
le virus de l'égyptologie.

Préface de l'auteur

Vingt-quatre ans séparent cette nouvelle édition de la première. Vingt-quatre ans, à l'échelle d'une vie de chercheur, c'est peu de chose ; à l'échelle de l'égyptologie, c'est parfois une révolution entière. Lorsque paraissait, en 2002, *La médecine au temps des pharaons*, l'égyptologue Daniel Soulié saluait dans sa préface l'audace d'un « technicien », d'un médecin s'aventurant sur un terrain que l'on croyait réservé aux seuls philologues. Le pari, alors, consistait à faire dialoguer deux disciplines qui s'ignoraient trop souvent : la médecine contemporaine et l'égyptologie savante, la recherche biologique et le papyrus. Ce dialogue, depuis, n'a pas seulement continué : il s'est approfondi, élargi, et surtout transformé par l'irruption de nouvelles techniques de biologie moléculaire que nul, à l'aube du siècle, n'imaginait voir un jour appliquées aux momies du Nil.

C'est cette transformation que cette édition entend restituer, sans rien renier de l'ouvrage initial. Les pages qui suivent conservent leur architecture d'origine – la formation des médecins, la pharmacopée, la chirurgie, l'obstétrique, la pathologie des pharaons – mais elles s'enrichissent de tout ce que la science des deux dernières décennies est venue y ajouter, corriger, parfois bouleverser. Car si la médecine égyptienne appartient au passé

le plus reculé, son étude, elle, appartient résolument au présent.

Reprendre un livre vingt ans après sa parution n'est jamais un exercice neutre. On pourrait craindre qu'une telle entreprise ne trahisse le texte initial, qu'elle n'y superpose des couches de savoir disparates au risque d'en brouiller la cohérence. C'est le risque inverse qui s'est pourtant imposé au fil de ce travail de reprise : celui de constater combien les grandes intuitions de 2002 se sont trouvées, chapitre après chapitre, confirmées et précisées par les découvertes ultérieures. Rien de ce qui avait été avancé alors, sur la base des seuls textes et des seules observations anatomiques disponibles, n'a été démenti par les analyses moléculaires qui ont suivi ; tout, en revanche, s'est trouvé enrichi, étayé, parfois quantifié avec une précision que l'on n'osait espérer.

Une discipline qui a changé de visage

En 1822, par sa Lettre à Monsieur Dacier, Jean-François Champollion perçait le secret des hiéroglyphes et donnait naissance à l'égyptologie. Il fallut ensuite près d'un siècle pour que les grands papyrus médicaux – Ebers, Edwin Smith, Kahoun, Hearst – soient traduits et livrent, enfin, la voix des médecins des pharaons. Cette première révolution fut philologique : elle donna aux modernes un accès direct aux mots des Égyptiens, à leurs prescriptions, à leurs diagnostics, à leurs formules d'incantation mêlées aux remèdes. Thierry Bardinet, dont *Les papyrus médicaux de l'Égypte pharaonique* demeure la référence sur laquelle repose cet ouvrage, en fut l'un des artisans les plus rigoureux.

La seconde révolution, celle que cette édition doit prendre en compte, est d'une tout autre nature : elle est moléculaire. Elle ne procède plus du déchiffrement des signes mais de l'interrogation directe de la matière organique – os, tissus, cheveux, dents, excréments fossilisés – à l'aide d'instruments que la biologie du XX^e^ siècle finissant a mis au point pour d'autres usages, avant de les détourner vers l'étude du corps ancien. Le paléopathologiste d'aujourd'hui manie la spectrométrie de masse, l'amplification en chaîne par polymérase, le séquençage à haut débit, l'imagerie par rayons X en temps réel couplée à l'endoscopie. Il ne lit plus seulement le papyrus : il interroge la momie elle-même, et celle-ci, patiemment, se met à répondre.

Ce que l'ADN ancien a changé

Mais de toutes les innovations, l'extraction de l'ADN ancien est sans doute celle qui a le plus radicalement renouvelé le regard porté sur la pathologie pharaonique. Pendant longtemps, le climat chaud de la vallée du Nil fit figure d'obstacle presque insurmontable : la dégradation rapide des acides nucléiques semblait vouer à l'échec toute tentative de séquençage sur les tissus égyptiens. Il a fallu contourner cette difficulté en ciblant l'ADN mitochondrial, présent en centaines de copies dans chaque cellule, et en exploitant des réservoirs longtemps négligés, tels que les organes conservés dans les vases canopes.

Les résultats ont dépassé toutes les espérances. L'analyse moléculaire a permis de détecter l'ADN de la tuberculose dans environ un tiers des momies d'une cohorte étudiée, confirmant l'ampleur d'un fléau que l'on soupçonnait sans pouvoir le démontrer ; mieux

encore, elle a établi que la souche en cause était d'origine strictement humaine, ruinant la vieille hypothèse d'une contamination par le bétail. Elle a identifié la présence du parasite du paludisme dans les tissus de Toutankhamon, apportant un élément déterminant au dossier, toujours rouvert, des causes de sa mort prématurée. Elle a mis au jour des infections gastro-intestinales, la lèpre, la leishmaniose, la bilharziose – cette dernière ayant pu être diagnostiquée, grâce aux tests immunologiques ELISA combinés à l'ADN ancien, dans 70 % des échantillons testés par l'équipe de l'université de Manchester. Une biopsie pratiquée sur la vessie d'une momie romaine a même livré un ver mâle intact, vieux de deux mille ans, permettant la toute première extraction d'ADN parasitaire sur un sujet momifié.

Plus spectaculaire encore, le séquençage du génome complet – longtemps jugé hors de portée pour l'Égypte ancienne – a fini par aboutir. Le génome d'un individu de l'Ancien Empire, découvert à Nuwayrat, a révélé une ascendance mêlant l'Afrique du Nord néolithique et le Croissant fertile, apportant la première preuve génétique de migrations humaines entre la Mésopotamie et l'Égypte, et non plus seulement d'échanges culturels supposés à travers les artefacts. Ce résultat, obtenu sur un seul squelette, en dit plus long sur les mouvements de population de la vallée du Nil que des décennies d'hypothèses archéologiques.

Des protéines et des pierres qui parlent encore

À côté de l'ADN, la protéomique s'est imposée comme une voie complémentaire, précieuse précisément parce

que les protéines résistent souvent mieux au temps que les acides nucléiques. L'analyse d'un échantillon musculaire prélevé sur la momie de Takabuti, princesse de la XXV^e^ dynastie, a montré l'absence de protéines inflammatoires, suggérant qu'elle ne souffrait d'aucune maladie infectieuse ou inflammatoire au moment de son décès. Sur une momie d'enfant, l'étude protéomique de la peau a livré des indices sur l'état physiologique de la victime et les causes possibles de sa mort. Ces techniques, aujourd'hui perfectionnées pour devenir non destructrices – on sait désormais prélever des biomarqueurs à même la surface cutanée d'une momie, à l'aide de simples membranes, sans en altérer l'intégrité –, incarnent une évolution éthique autant que technique : celle d'une discipline qui apprend à interroger les morts sans les mutiler davantage.

Cette même préoccupation a présidé au développement de l'endoscopie couplée à la fluoroscopie, qui permet de localiser avec précision, à l'intérieur d'un corps embaumé, la position exacte d'un instrument de prélèvement, et à la constitution de banques de tissus, telle l'International Ancient Egyptian Mummy Tissue Bank, qui centralisent les échantillons afin de limiter à une seule intervention invasive l'ensemble des analyses ultérieures. On mesure ici combien la paléopathologie égyptienne a, en deux décennies, gagné en rigueur méthodologique ce qu'elle a perdu en gestes exploratoires bruts. L'archéologie du corps est devenue, elle aussi, une discipline de la parcimonie.

L'imagerie médicale a suivi la même trajectoire, du geste ponctuel vers l'exploration systématique. Une étude portant sur quarante-cinq momies égyptiennes a ainsi soumis l'ensemble de ces corps à un examen

tomodensitométrique complet, permettant de repérer et de caractériser tumeurs osseuses et masses des tissus mous sans qu'il soit besoin d'ouvrir le moindre bandage. Cette approche, désormais reconnue comme l'une des plus prometteuses pour l'étude non destructrice des cancers anciens, illustre un renversement de méthode : là où le XIXe siècle démaillotait les momies pour les regarder, le XXIe siècle les regarde à travers leurs bandages, et souvent y voit davantage.

Les techniques de datation, quant à elles, ont continué de se raffiner. La spectrométrie de masse par accélérateur permet aujourd'hui de situer un reste humain dans son contexte chronologique avec une précision inaccessible aux méthodes plus anciennes, tandis que d'autres approches, fondées par exemple sur la racémisation des acides aminés, ont montré leurs limites – sensibilité aux conditions thermiques de l'inhumation, notamment – qui expliquent leur relatif abandon au profit de méthodes plus robustes.

Il serait cependant erroné de réduire cette actualisation aux seules prouesses de la biologie moléculaire. Une autre démonstration, plus modeste dans ses moyens mais tout aussi éclairante, s'est poursuivie sur le terrain de la pharmacologie : celle qui consiste à confronter les remèdes prescrits par les médecins des pharaons aux données de la science actuelle.

Une médecine à hauteur d'homme

Ce que ces avancées scientifiques donnent aussi à voir, c'est le visage concret d'une société confrontée, comme toutes les sociétés anciennes, à une mortalité

que l'on peine aujourd'hui à se représenter. On estime qu'environ 20 % des grossesses n'arrivaient pas à leur terme, que 20 % des enfants nés vivants mouraient au cours de leur première année, et que seuls 70 % de ceux qui survivaient atteignaient l'âge de cinq ans. Une étude portant sur quinze cents individus ayant vécu dans l'oasis de Kharga, aux époques ptolémaïque et romaine, situe l'âge moyen du décès autour de trente-deux ans – chiffre qui n'est pas si éloigné, faut-il le rappeler avec une certaine humilité, de l'espérance de vie moyenne observée en France vers 1850, à peine supérieure à trente-sept ans. Les maladies gastro-intestinales, les carences nutritionnelles et les épidémies prélevaient sur les plus jeunes un tribut que les papyrus médicaux, tout occupés qu'ils étaient à décrire remèdes et incantations, laissent le plus souvent dans l'ombre, et que seule l'étude des squelettes d'enfants permet aujourd'hui de restituer. L'histoire de la médecine égyptienne n'est donc pas seulement celle d'un savoir exotique et lointain ; elle est un miroir tendu à notre propre passé, plus proche qu'on ne le croit.

Le papyrus retrouvé

Il faut, enfin, signaler une découverte qui n'existait pas au moment de la première édition et qui, à elle seule, aurait justifié cette réédition : le papyrus médical Louvre E 32847. Acquis par le musée du Louvre en 2006, daté de l'époque ramesside, il mesurait à l'origine près de sept mètres et se présente aujourd'hui sous la forme de huit feuillets écrits recto verso. Sa section la plus développée est consacrée aux « khns.w », gonflements ou tumeurs possiblement d'origine cancéreuse, décrits avec

une précision clinique remarquable, mêlant observation empirique, pharmacopée végétale et formules invoquant le dieu Khonsou. Ce texte, entré tardivement dans le corpus disponible, rappelle que le fonds documentaire de la médecine pharaonique n'est pas clos : il continue de s'enrichir, au hasard des acquisitions muséales et des campagnes de fouilles, et chaque nouvelle pièce oblige à reprendre la synthèse déjà établie.

Une dette et une fidélité

Cette réédition doit beaucoup à ceux qui ont accompagné la première. Bernard Ziskind, dont la collaboration avait donné à l'ouvrage originel sa rigueur médicale et son exigence de précision, demeure présent à chaque page, dans la méthode autant que dans l'esprit. Daniel Soulié, égyptologue, avait accepté en 2002 de préfacer le travail d'un « non-initié » aux hiéroglyphes ; qu'il soit assuré que son intuition d'alors – la conviction qu'un regard médical pouvait légitimement s'exercer sur les textes de l'Égypte ancienne, pour peu qu'il s'appuie sur les traductions rigoureuses des épigraphistes – se trouve aujourd'hui pleinement justifiée par vingt années de collaborations fécondes entre égyptologues, biologistes, radiologues et médecins. Ce que l'on pouvait présenter, en 2002, comme un pari disciplinaire est devenu, depuis, une pratique établie : aucune grande étude paléopathologique récente ne se conçoit plus sans une équipe pluridisciplinaire réunissant précisément ces compétences.

On pourrait s'interroger sur l'intérêt, pour le lecteur d'aujourd'hui, de revenir sur une médecine vieille de trente siècles. La réponse tient en une conviction, formulée dès l'introduction de la première édition et que rien, depuis, n'est venu démentir : l'histoire de la médecine n'est pas un supplément d'âme réservé aux érudits, elle est un instrument de lucidité pour le praticien contemporain. Comme l'écrivait Charles Lichtenthaeler, les connaissances professionnelles seules font de nous de simples techniciens de la santé ; c'est la conscience historique qui permet de devenir une véritable personnalité médicale. Or l'Égypte pharaonique, trente siècles avant qu'Hippocrate ne jette les bases d'une pensée médicale que l'on a trop longtemps crue fondatrice, disposait déjà d'un savoir largement théorisé et organisé, qui influença sans conteste la médecine des Hébreux, des Grecs, puis des Romains.

Le lecteur qui découvrira ces pages pour la première fois, comme celui qui les retrouvera après en avoir gardé le souvenir de la première édition, y trouvera la même ambition : faire entendre, par-delà trente siècles de silence, la voix des médecins des pharaons, et mesurer combien leur art, entre magie et raison, entre observation empirique et invocation divine, demeure l'un des legs les plus fascinants que l'Égypte ancienne ait transmis à notre civilisation.

Il y a, dans ce travail de reprise, quelque chose qui ressemble à ce que les Égyptiens eux-mêmes attendaient de leurs médecins : non pas seulement guérir, mais transmettre, de génération en génération, un savoir que chaque praticien reçoit incomplet et qu'il a le

devoir d'enrichir avant de le léguer à son tour. Puisse cette nouvelle édition, augmentée de ce que la science des deux dernières décennies nous a appris, remplir à son échelle cette même fonction : rester fidèle à l'esprit d'un livre né en 2002, tout en le faisant vivre au rythme d'une recherche qui, décidément, n'a pas fini de nous surprendre.

C'est dans cet esprit que le lecteur est invité à aborder les pages qui suivent : non comme la simple mise à jour d'un ouvrage devenu, avec le temps, un classique modeste de l'histoire de la médecine, mais comme le témoignage d'une discipline vivante, où chaque génération de chercheurs reprend le flambeau de celle qui l'a précédée, avec des outils toujours plus fins et une exigence toujours renouvelée d'exactitude. Les médecins des pharaons, eux, n'ont pas cessé de nous parler ; il nous appartenait simplement d'apprendre à mieux les écouter.

Bruno Halioua

Introduction

Nous assistons à un véritable engouement pour l'histoire qui traduit le besoin de se donner le temps de la réflexion. Cet intérêt est particulièrement important dans certains domaines comme la médecine, où l'on a assisté à des bouleversements majeurs. Nombreux sont les praticiens et les patients qui veulent disposer d'éléments de comparaison et d'explication. L'histoire de la médecine, longtemps négligée par les praticiens eux-mêmes, est un excellent moyen pour comprendre les problèmes auxquels les médecins sont confrontés dans leur exercice quotidien, comme l'a expliqué justement Lichtenthaeler : « Les connaissances professionnelles seules font de vous de simples techniciens et fonctionnaires de la santé. C'est seulement grâce à la conscience historique que vous mûrirez pour devenir d'authentiques personnalités médicales.[1] »

Mais pourquoi s'intéresser tout particulièrement à la médecine égyptienne ?

Il y a d'abord la fascination exercée par l'Égypte ancienne considérée comme la mère de la tradition spirituelle occidentale. Albert Champdor a bien décrit cet attrait dans son introduction du *Livre des morts* : « Il suffit d'aborder en Égypte pour reconnaître aussitôt la présence d'une merveilleuse civilisation, pour la recevoir

comme un don des générations mortes. C'est une Égypte vieille de 6000 ans qui, d'emblée, vous accueille et vous enchante… [2]» Cette fascination n'a rien de nouveau : déjà, dans l'Antiquité, un grand nombre de philosophes furent considérablement influencés par leur séjour dans la contrée du Fleuve éternel. Ainsi la pensée d'Homère, de Platon, de Pythagore, de Plutarque, de Thalès, d'Hérodote et de Solon a-t-elle été fortement imprégnée par cette culture[3]. C'est via leurs écrits que s'est établi un lien de continuité entre la civilisation égyptienne et celle d'Occident : une connivence que l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie et la fermeture systématique des temples païens de l'Empire par l'empereur Théodose Ier en 391 ont rompue[4]. Toute trace de l'Égypte ancienne s'est perdue avec la suppression de ces sanctuaires, en même temps que disparaissait l'écriture hiéroglyphique. Au cours des quatorze siècles qui ont suivi, la civilisation égyptienne est tombée dans un oubli complet, tandis que ses trésors architecturaux et ses œuvres littéraires, artistiques et scientifiques subissaient les affres des occupations successives.

Il a fallu attendre que l'écriture égyptienne livre ses mystères à Jean-François Champollion en 1822 pour que soit redécouverte cette merveilleuse culture et que naisse l'égyptologie, en même temps que l'égypto… manie. Au fil de leurs recherches, les égyptologues ont découvert le caractère avant-gardiste de cette civilisation avec ses conceptions novatrices dans le domaine de l'astrologie, de l'architecture, de la géométrie et de la médecine. Jusqu'à cette période, donc, la pensée médicale égyptienne était presque totalement ignorée. L'absence de documents et la méconnaissance des acquis des Égyptiens dans ce domaine étaient telles que l'origine de

la médecine occidentale était unanimement attribuée à la figure légendaire d'Hippocrate.

Or, 30 siècles avant que « le père de la médecine » ne jette les bases d'une pensée médicale novatrice, existait déjà une médecine égyptienne largement théorisée et organisée, qui influença de manière indiscutable la pensée médicale des Hébreux, des Grecs et des Romains.

Ce n'est qu'à la fin du XIX^e^ siècle que l'intérêt des savants pour la médecine égyptienne a véritablement débuté avec la découverte, puis la traduction, des papyrus à contenu médical ou médico-magique. Toutefois, les premières transcriptions avaient l'inconvénient d'être approximatives, diminuant et gauchissant ainsi la portée de ces traités. Elles ont même été à l'origine d'un malentendu durable selon lequel la médecine égyptienne pouvait se résumer à un conglomérat médico-magique sans valeur scientifique objective.

Cette conception a suscité de vifs débats au sein de la communauté médicale égyptologique, opposant les enthousiastes, comme N. Riad[5], qui voyaient là l'expression d'une véritable science sans équivalent pour l'époque, aux plus modérés, comme H. E. Sigerist[6], F. Jonckheere[7] et A. P. Leca[8], qui relevaient la complexité de cet art de guérir, tout à la fois magico-religieux, empirique et rationnel à l'occasion. La traduction minutieuse des papyrus médicaux par W. Wreszinski[9] puis par J. H. Breasted[10], B. Ebbel[11], E. Iversen[12], J. W. B. Barns[13] et surtout par T. Bardinet[14] permit de mieux comprendre les maladies et la façon dont les traitaient les Égyptiens. Au cours des trois dernières décennies, on a surtout assisté à un fantastique bond en avant de la paléopathologie et à des progrès remarquables dans le domaine de l'égyptologie, avec une meilleure compréhension du langage des hiéroglyphes

et la découverte de plusieurs textes, capables de remettre en question les conceptions en vigueur et d'enrichir nos connaissances dans le domaine de l'épidémiologie, de la pathologie et des thérapeutiques.

Pour notre part, nous avons commencé à nous intéresser à la médecine des pharaons d'une façon tout à fait fortuite, en célébrant la fête de Pessah au cours de laquelle, conformément à la tradition hébraïque, nous devions donner aux enfants une explication des « dix plaies d'Égypte ». C'est l'absence de réponse précise sur les causes de la mortalité des premiers-nés égyptiens qui nous a amené à nous passionner pour cette facette trop souvent ignorée de l'histoire de la médecine. Alors qu'il existe une littérature importante sur l'ancienne Égypte et sur les multiples aspects de cette civilisation, on ne trouve quasiment rien sur sa médecine. Il est évident que notre formation nous a permis d'apprécier la valeur médicale de ces médecins qui n'étaient pas de simples rebouteux dotés de psychologie, comme le soutiennent à tort ceux qui n'ont aucune connaissance en médecine. Cet ouvrage espère combler cette lacune, faire découvrir et surtout faire partager à tous notre admiration pour la médecine égyptienne, auquel les praticiens actuels sont redevables dans l'exercice quotidien de l'art d'Esculape – ou plutôt d'Imhotep. En lisant la traduction de papyrus médicaux, nous avons mesuré toute l'importance des connaissances des Égyptiens. La médecine exercée dans l'Égypte antique est, par ailleurs, demeurée sensiblement la même au cours des 3 000 ans de règne des différents pharaons.

Ajoutons que l'étude des problèmes de santé des Égyptiens dans le cadre de leur vie quotidienne permet d'aborder la civilisation pharaonique sous un angle

particulièrement original, car, si l'on en croit l'anthropologue E. H. Ackerknecht, « la pathologie d'une société reflète ses conditions générales et son développement et fournit ainsi des indices de valeur pour comprendre l'ensemble de cette société »[15].

Profession : médecin

Le corps médical

La perception de la pratique médicale dans l'ancienne Égypte est à rapprocher de celle qui existait en France au XIXe siècle : on distinguait alors le médecin de l'officier de santé et du rebouteux (ou guérisseur), personnages qui trouvent des équivalents approximatifs dans les trois représentants du corps médical de l'Égypte pharaonique : « Tout médecin, tout prêtre (*ouâb*) de Sekhmet, tout *Sa* (*Serket*) qui met les mains, ou les doigts sur la tête, sur la nuque, sur les mains, sur le siège de l'intérieur (*ib*)…[1] » Le terme de *sounou* désignerait, selon certains, « le médecin laïc par excellence », par opposition au prêtre de Sekhmet, considéré comme un prêtre guérisseur, et au conjurateur de Selket ou de Selkis, assimilé à un magicien à part entière[2].

Maintenir le monde contre le chaos

Comment expliquer cette répartition de compétences, sinon par la conception même de la médecine dans l'ancienne Égypte ? Les Égyptiens pensaient que celui qui souffrait d'une maladie ou d'une douleur était la proie d'une force négative, d'une divinité hostile, voire d'un démon. L'objectif du médecin était donc de combattre la

puissance invisible et irrationnelle qui perturbait l'organisme. Il luttait contre les causes les plus profondes de la maladie en récitant soit des formules magiques, soit des incantations religieuses.

Ce n'est que progressivement que l'aspect scientifique et rationnel de la médecine s'est imposé, au fur et à mesure que certains remèdes ont prouvé leur efficacité[3]. La religion a cependant constitué le terreau sur lequel la science s'est développée.

Indissociable du mode de vie pendant près de 3 500 ans, elle régissait en effet le quotidien de tous, du pharaon jusqu'au plus pauvre de ses sujets, et assurait le « maintien du monde contre le chaos »[4]. On comprend ainsi pourquoi chez les Égyptiens, « les plus religieux des hommes »[5] selon l'historien grec Hérodote, et « les premiers hommes de la Terre qui connurent les dieux, construisirent des temples, édifièrent des autels et réunirent des foules pour des cérémonies religieuses » aux yeux de Lucien de Samosate, nombre de dieux tenaient un rôle bien précis dans le domaine médical[6].

Quant à la magie ou Héka[7], ensemble de rites étroitement liés aux dogmes religieux dont elle véhiculait les mythes et les croyances, elle était véritablement considérée comme une science, à la fois théorique et expérimentale. Sur cette « terre d'élection pour la magie »[8] qu'était l'Égypte, elle devenait indispensable à la bonne marche du monde et, comme la religion, intervenait de manière fréquente dans les manifestations de la vie quotidienne[9]. On se souvient que le pharaon n'a accepté la sortie du peuple juif d'Égypte que lorsque Moïse réussit à surpasser les magiciens égyptiens. Loin d'être occulte, cette « science » rassemblait « l'ensemble des forces nécessaires à la protection de la vie et à son accroissement. À ce titre,

elle comprend la médecine même dans sa démarche rationnelle pour guérir »[10]. Censée maintenir le corps humain en harmonie avec le cosmos, pour qu'il puisse servir de réceptacle aux forces vitales à l'origine de l'univers, elle était plus particulièrement destinée à traiter les maladies dites internes comme les fractures, les plaies et les blessures[11], considérées comme les conséquences de « forces immatérielles, sorte d'esprit malfaisant ou de divinités en relation avec le mal »[12]. Le médecin magicien détenait, croyait-on, un pouvoir. Le médecin magicien en charge du « possédé » avait le pouvoir d'agir sur les forces surnaturelles, les esprits et les mauvais démons[13] et traitait moins les conséquences que la cause, la maladie que le mal.

Faut-il pour autant, comme le croient certains auteurs, considérer la religion et la magie comme des freins au développement médical[14], « un obstacle métaphysique et un statut substitutif »[15]? Peut-on avancer que « dans une modalité de coexistence sociale où règne la pensée magique d'un monde irrationnel, surnaturel ou mythique, la notion de maladie naturelle du corps disparaît ou ne peut apparaître »[16] ? En fait, la médecine égyptienne appartient à cette phase que l'historien Lichtenthaeler[17] a appelée archaïque ou orientale : caractérisée par une mutation de la médecine avec un changement de l'organisation sociale, la naissance de l'écriture qui a permis la conservation des acquis cliniques et thérapeutiques et l'émergence de la profession de médecin, elle aurait débuté avec la naissance des empires de l'Antiquité[18]. Selon Spaeth, la médecine dans l'ancienne Égypte était dès le départ caractérisée par deux composantes, « la magie étant le reliquat de la pensée primitive et tribale, l'empirisme rationnel le fruit et l'apport du

développement social et culturel »[19]. En somme, pour reprendre la remarque de G. Lefebvre, « la médecine est issue de la magie qui, elle, n'est qu'un aspect de la religion, et toutes trois, chez les Égyptiens, sont toujours demeurées intimement mêlées l'une à l'autre »[20].

Médecins, prêtres et rebouteux

Ce sont les *sounou* qui exercent véritablement la fonction de « médecins ». Le hiéroglyphe « *swnw* » qui les désigne combine trois signes : deux signes phonétiques, la flèche (s w n) et le vase (n w), liés à celui d'un homme assis, en guise de déterminatif[21]. Outre les peintures sur les murs des hypogées creusées dans les falaises désertiques au cours des Moyen et Nouvel Empires, les inscriptions sur les murs des tombeaux, sur les stèles funéraires des médecins eux-mêmes ou sur celles des hauts fonctionnaires auxquels ils étaient attachés, sur les « fausses portes », les sarcophages et les statues des chapelles funéraires ont permis de retrouver le nom et de retracer la carrière de certains d'entre eux[22]. Parmi les tombes de médecins retrouvées, citons notamment la tombe de Hesy-Ra à Saqqarah (vers 2650 av. J.-C.), qui est considéré comme le premier médecin reconnu, et celle de Ni-Ankh-Sekhmet (vers 2487-2475 av. J.-C.), le premier médecin documenté à avoir laissé une trace écrite d'une procédure curative[23]. À l'automne 2001, toujours intacte dans sa chambre funéraire de Saqqarah, édifiée à 21 mètres de profondeur, il a été retrouvé la momie de Qâr, prêtre et « grand médecin du secret du Palais » qui a vécu sous la V^e^ dynastie (2450-2321 av. J.-C.)[24].

À côté de ces *sounou*, on trouve les prêtres (*ouâb*) de Sekhmet, dévoués à cette redoutable déesse guérisseuse, et les « conjurateurs de Selket », d'autres « magiciens voués à des fonctions plus spécialisées que le prêtre de Sekhmet »[25], qui, non contents d'être médecins, pouvaient à l'occasion dispenser des soins vétérinaires[26] : « Je suis prêtre (*ouâb*) de Sekhmet, expert en mes devoirs, qui met sa main sur l'homme (malade) et qui le connaît (son mal), qui est expert (dans l'art de) diagnostiquer avec la main : celui qui connaît les taureaux… », précise un texte inscrit dans les carrières de Hatnoub au Moyen Empire[27]. On peut voir ailleurs une représentation du prêtre de Sekhmet dans une scène d'abattage de taureaux[28].

Les fonctions des prêtres et des « conjurateurs » ont souvent été définies en opposition à celle des *sounou*, l'un étant caractérisé par son « caractère sacerdotal »[29], l'autre considéré comme une personnalité civile. Toute proportion gardée, cette distinction n'est pas sans rappeler celle qui existait en France à la Renaissance : « On trouvait des médecins laïcs, séculiers, et des médecins clercs, à personnalité ecclésiastique, dont un bon exemple est maître François Rabelais, médecin puis curé de Meudon en 1551.[30] »

D'autres chercheurs, comme Gaston Maspero, ont différencié ces deux types de praticiens grâce à leur méthode de travail : « le *sounou* est un médecin travaillant d'après les livres, le *ouâb* de Sekhmet est un prêtre quelconque, alchimiste, qui emploie son inspiration de sa divine maîtresse, des recettes surnaturelles »[31], établissant alors un parallèle avec la Grèce antique et le couple qu'y forment le *ierus*, « guérisseur inspiré », et son collègue le *iatros*, « praticien instruit ». Pour inclure le prêtre (*ouâb)* de Sekhmet au corps médical, il faut

se fier aux déductions de Rémi Picard, qui semble tirer les conclusions les plus intéressantes de ce statut déroutant : « Le prêtre (*ouâb*) de Sekhmet propage les maux et les guérit. En apaisant et en neutralisant sa dangereuse maîtresse, il en devient maintenant le maître. La maladie est considérée comme une manifestation de Sekhmet, aussi le prêtre (*ouâb*) grâce à sa pureté va guérir la maladie. Cette intervention du prêtre de Sekhmet dans un acte de nature médicale permet donc de l'assimiler à un médecin.[32] » À l'image de leur déesse, ces prêtres possédaient cependant une nature double : ils avaient le pouvoir d'apporter la maladie tout autant que de la guérir. Bien que l'on crût que leur propre souffle pouvait être dangereux et propager des maux, leur grande pureté rituelle les immunisait contre la fureur de Sekhmet, leur permettant d'intercéder auprès d'elle pour apaiser sa colère et ainsi soigner les malades[33].

Pour compliquer les choses, un certain nombre de personnages portent à la fois les titres de *sounou* et de prêtre (*ouâb*) de Sekhmet. C'est le cas de Nefer, sous Thoutmosis I^er^, que sa stèle présente ainsi : « Le prêtre (*ouâb*) [de Sekhmet] Nefer dit : je suis un médecin véritable, habile de ses doigts… auscultant les maladies du corps.[34] » Ou bien celui d'Amenhotep, dont les inscriptions funéraires précisent qu'il exerçait les fonctions de « directeur des prêtres de Sekhmet » mais qui reçoit le titre de « chef des médecins » sur la statue dédicacée par son fils Iouny, lui-même directeur des prêtres de Sekhmet. Ptah-Hotep II, lui aussi, dont la tombe a été retrouvée à Saqqarah et qui a vécu à la fin de la V^e^ dynastie, est gratifié de ce double titre : « directeur des prêtres (*ouâb*) (de Sekhmet) du palais, le médecin (*sounou*) Irenakhti.[35] »

Tous « ces magiciens [ayant] pour rôle de protéger l'Égypte et son peuple contre les démons et les esprits »[36], on comprend qu'ils aient pu devenir conseillers royaux sous Ramsès II à partir du Nouvel Empire sous le titre de *hery-tep*[37].

Dernière catégorie : les conjurateurs de Selket qui, eux, regroupaient encore deux types de personnages : le *herep Serket*, ou « chef de Selket »[38], dont environ une quarantaine de représentants nous sont connus, et le *sa Serket,* qui reste en grande partie mystérieux, trop peu de cas ayant été recensés dans la littérature qui nous est parvenue (une douzaine à peine)[39]. Ils étaient tous rattachés à la déesse Selket-Hétyt, « celle qui fait respirer la gorge », d'après la traduction de F. von Kanel[40], censée guérir les troubles respiratoires causés par le venin.

Les conjurateurs de Selket pouvaient en effet prévenir et guérir les morsures et piqûres d'animaux venimeux grâce à des remèdes ou à des formules magiques : « celui qui prépare la voie pour faire revivre les morts, pour donner de l'air au nez bouché, pour ranimer l'asphyxié par le geste de ses bras ainsi que par tout procédé du *herep Serket* (…) tous les procédés du *herep Serket* pour ranimer tous les gens, tous les animaux au moyen d'eux et pour les protéger contre le venin de tous les serpents mâles et femelles, de tous les reptiles »[41].

Là encore, plusieurs personnages semblent cumuler différents titres médicaux, et brouillent ces catégories : deux personnalités de la VI^e^ dynastie, Khouy et Irenakhti II, ont à la fois le titre de *sounou* et celui de *herep Serket* du palais. Psametik-Seneb, lui aussi, était à la fois chef des médecins, *herep* Serket et *sa* Serket sous la XXVI^e^ dynastie.

On peut essayer de trouver des équivalents à nos propres spécialités dans la pratique des médecins égyptiens.

F. Jonckheere[42] a ainsi cru reconnaître notre chirurgien dans le *sa hemen*, traduit par « l'homme du Cautère », cité à plusieurs reprises dans une partie du papyrus Ebers sur les tumeurs :

« Traite-le de la même façon qu'un patient de l'homme de Cautère ». Mais les correspondances ne sont pas toujours aussi simples.

Le témoignage d'Hérodote, célèbre visiteur de l'Égypte à l'époque perse en 630 av. J.-C., suggère un autre partage du corps médical, composé quasi exclusivement de médecins spécialistes : « La médecine est, chez eux, divisée en spécialités : chaque médecin soigne une maladie et une seule… Aussi le pays est-il plein de médecins, spécialistes des yeux, de la tête, des dents, du ventre, ou encore des maladies d'origine incertaines.[43] »

Certes, Hérodote a pu généraliser à l'ensemble du corps médical une règle en vigueur au sein du Palais royal. Mais cette tendance à la spécialisation a continué à se perpétuer bien après l'époque pharaonique, si bien que Pline l'Ancien, en signalant l'apparition en Italie, sous Tibère et plus tard sous Néron, d'une maladie de la peau de nature contagieuse, a pu préciser : « Il vint alors d'Égypte, mère d'affections semblables, des médecins qui n'avaient que cette spécialité.[44] » Entre autres spécialistes, on trouve l'ophtalmologiste, *sounou-irty* ou *sounou-irt* ou plus rarement *sounou-seneb-irty*, respectivement médecin « des deux yeux », « de l'œil » ou « qui guérit les deux yeux ». Si grande était la renommée de ces spécialistes que le roi de Perse, Cyrus, en avait convié un à sa cour

pour le guérir d'une affection oculaire[45]. On trouvait aussi l'équivalent de notre dentiste, le *ibhy* (du mot *ibh*, «dent»), «celui qui s'occupe des dents», ou le *iry ibh*, «celui qui traite les dents»[46] – la différence entre les deux n'est encore pas très claire. Des différents *iry ibh*, deux ont été identifiés: Menkaouré-Ankh, qui a vécu sous la V^e^ dynastie, et Neferites, qui a exercé sous l'Ancien Empire[47]. Parmi leurs supérieurs hiérarchiques ou *our ibhy* (soit «chef des dentistes»), on a retrouvé la trace d'un certain Hésy-Ré sous la III^e^ dynastie, par ailleurs *our sounou* (chef des médecins), un haut fonctionnaire de la cour du roi Djeser, et, selon Gilles Boulu[48], sans doute le «plus ancien porteur du titre de *sounou*» et «le premier dentiste de l'histoire»[49].

Un autre chef des dentistes, Khouy, cumulait cette spécialité avec celle de «berger de l'anus» ou *nerou pehout*[50] *:* portait ce titre tout médecin apte à prescrire et à administrer des remèdes par voie rectale, une voie fréquente aux dires d'Hérodote: ils «s'appliquent à s'assurer la santé à l'aide de vomitifs et de lavements»[51] et à ceux de Diodore qui affirme que «pour prévenir les maladies, les Égyptiens traitent le corps par lavements…»[52]. Les lavements restaient, en effet, l'un des modes de traitement les plus souvent appliqués, y compris dans un but préventif quelques jours par mois. Cette spécialité en dit long sur l'intérêt des médecins égyptiens pour les maladies anorectales, ce dont témoigne également le papyrus Chester-Beatty VI, entièrement consacré à cette pathologie[53].

Les «médecins du ventre», enfin, ou *sounou khet,* étaient, eux, spécialistes du ventre mais aussi de l'utérus, *khet* ayant ce double sens dans le langage populaire[54].

Outre cet étonnant «pasteur», l'un des médecins les plus intéressants est certainement celui que l'on désignait

sous l'appellation « celui qui connaît les organes du corps humain cachés aux yeux », spécialiste des organes internes, aussi appelé par Hérodote « médecin des maladies incertaines »[55]. À en croire F. Jonckheere, il s'agissait plutôt d'un « consultant par excellence, aux lumières de qui on avait recours dans les affections à diagnostic ou à traitement difficile, devant lesquelles le praticien ordinaire était demeuré perplexe »[56]. Deux noms de médecins ayant pratiqué cette spécialité nous sont parvenus, dont celui d'Iry « qui connaît les liquides dissous dans les humeurs »[57].

Dernière spécialité, des plus étonnantes : celle qu'exerçait un certain Irenakhti, successeur de Khouy à la cour de Pépi I^er^, décoré du titre d'« interprète des liquides dans la *net-netet* », ce dernier terme désignant une membrane ou un organe en forme de sac, peut-être la vessie. Nous aurions donc là un « interprète des urines qui sont dans la vessie »[58].

Quelle pertinence trouver en définitive à cette notion de « spécialité » ? Il est difficile de tirer des conclusions de ces informations lacunaires : en effet, nous avons surtout trace des noms de médecins aux époques anciennes, tandis que ceux du Nouvel Empire et de la Basse Époque nous restent largement inconnus : résultat du développement de la magie, peut-être, et de la rareté des monuments conservés à ces époques.

Voici les données dont nous disposons : 150 *sounou* sont recensés pour l'ensemble des époques de l'Égypte pharaonique[59], un peu moins même d'après Jonckheere[60] (qui rapporte 42 médecins pour l'Ancien Empire, 16 pour le Moyen Empire, 29 au Nouvel Empire et 11 à la Basse Époque). Gilles Boulu, lui, n'a retrouvé que 21 porteurs d'un titre de spécialiste[61] : parmi les plus fréquents, on retrouve les oculistes et les dentistes, à cause de la récurrence des maladies concernées.

Est-ce à dire que la majorité des médecins égyptiens n'exerçaient pas en tant que spécialistes ? Ou bien faut-il penser avec P. Ghalioungui[62] que les médecins ne faisaient pas forcément mention de leur spécialité dans leurs inscriptions funéraires ? D'après lui, la spécialisation aurait existé très tôt en Égypte, suivant en cela la tendance des médecines primitives à considérer chaque organe comme une entité indépendante. Dans un second temps se serait développée l'unité du corps humain comme concept défini, accompagnée par les théories des humeurs morbides alors en circulation. Mais cette hypothèse n'explique pas la réapparition des titres de spécialistes sous la Basse-Époque, confirmée par Hérodote. Comme l'objecte A. P. Leca, cette évolution « est en contradiction avec le caractère figé de la médecine égyptienne à travers les siècles qui, loin de progresser, semble s'être au contraire dégradée »[63].

Une autre hypothèse, émise par G. Godron[64] mérite d'être envisagée : selon lui, le médecin égyptien débutant, formé à une seule spécialité au début de sa carrière, acquérait de nouvelles connaissances au fil du temps pour devenir *sounou* à part entière. Cette interprétation suppose ainsi qu'à l'inverse de notre système moderne, « le spécialiste était un médecin d'un rang social inférieur au *sounou* généraliste ![65] »

Au bout du compte, l'exercice simultané de plusieurs spécialités a priori très éloignées, comme ce fut le cas pour Khouy et Irenakhti, invite à remettre en cause cette classification. Les titres médicaux auraient davantage servi à renseigner le patient sur les compétences que sur les spécialités proprement dites des médecins, à l'image de ceux qu'affichent sur leur plaque certains médecins généralistes contemporains.

Notes

Introduction

1. C. Lichtenthaeler, *Histoire de la médecine*, Paris, Fayard, 1978.

2. A. Champdor, *Le livre des morts : papyrus d'Any, de Hunefer, d'Anhaï du British Museum*, 1 vol., Paris, Albin Michel, 1963.

3. D. Spaeth, *Pneumologie et cancérologie dans la médecine de l'Égypte ancienne à travers les écrits médicaux, l'art et les données de la paléopathologie*, Thèse de docteur en médecine, Nancy, 1990.

4. J. Vercoutter, *À la recherche de l'Égypte oubliée*, 1 vol., Paris, Gallimard, 1986.

5. N. Riad, *La médecine au temps des Pharaons*, Paris, Maloine, 1955.

6. H. E. Sigerist, *A History of Medicine : Primitive and Archaïc Medicine*, New York, Oxford University Press, 1951.

7. F. Jonckheere, *Les médecins de l'Égypte pharaonique*, Bruxelles, Fondation égyptologique reine Elisabeth, 1958.

8. A. P. Leca, *La médecine égyptienne au temps des pharaons*, Les Éditions Roger Dacosta, 1983.

9. W. Wreszinski, *Der Londoner medizinische Papyrus und der Papyrus Hearst in Transkription Übersetzung und Kommentar*, Leipzig, J.C. Hinrichs, 1912.

10. J. H. Breasted, *The Edwin Smith surgical papyrus* (in fac simile and hieroglyphic translite ration with translation and commentary), Chicago, Chicago University Press, 1930.

11. B. Ebbel, *The papyrus Ebers*, Londres, Levin et Munksgaard ed, 1937.

12. E. Iversen, *Papyrus Carlsberg n°VIII*, Copenhagen, Munksgaard, 1939.

13. J. W. B. Barns, *Five Ramasseum papyri*, Oxford, Oxford University Press, 1956.

14. T. Bardinet, *Les papyrus médicaux de l'Égypte pharaonique*, Paris, Fayard, 1995.

15. E. H. Ackerknecht, « Anthropology today » cité par Dominique Spaeth, o*p. cit.*

1. Profession : médecin

1. Papyrus Ebers n° 854 a.

2. G. Boulu, *Le médecin dans la civilisation de l'Égypte pharaonique*, Thèse de docteur en médecine, Amiens, 1990, p. 52.

3. G. Rachet, *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, Paris, Larousse, 1998.

4. G. Posener, S. Sauneron, J. Yoyotte, *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, Paris, Fernand Hazan, 1971, p. 251.

5. Hérodote, Thucydide. *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1964, II, p. 37.

6. Les premières représentations divines ont été rapportées au cours de la période prédynastique. Chaque tribu vivant le long de la vallée du Nil avait son propre dieu, représenté par un animal. Au fur et à mesure de l'évolution, les représentations ont pris une forme humaine. Le panthéon égyptien, qui était très important, comprenait les dieux responsables des fonctions vitales (fertilité, naissance, fleuve Nil, récoltes…), les dieux funéraires, d'innombrables dieux locaux, parfois promis à un destin national, et les dieux cosmogoniques, qui avaient participé à la création du monde.

7. F. Lexa, *La magie dans l'Égypte antique*, Paris, Paul Geuthner, 1925.

8. E. Hornung, *L'esprit au temps des pharaons*, Paris, Hachette littératures, 1998, p. 49.

9. G. Rachet, *Dictionnaire… op. cit.*, p. 153.

10. F. Daumas, *La civilisation de l'Égypte pharaonique*, Paris, Arthaud, 1987.

11. A. P. Leca, *op. cit.*

12. P. Hennequin, *Santé et hygiène de l'enfant dans l'Égypte Ancienne*, Thèse de docteur en médecine, Nancy, 2001, p. 49.

13. T. E. Woodward, « Religion and medicine : an ancient relationship », *Maryland Medical Journal*, 1989, 38 (7), pp. 568-572.

14. G. Posener, S. Sauneron, J. Yoyotte, *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, Paris, Fernand Hazan, 1971, p. 27.

15. H. Ey, *Naissance de la médecine*, Paris, Masson, 1981.

16. *Ibidem.*

17. C. Lichtenthaeler, *Histoire de la médecine*, Paris, Fayard, 1978.

18. Au cours de la phase précédente, dite primitive-magique, qui existe dans les sociétés tribales, l'homme considère que la maladie résulte d'une intervention étrangère qui justifie un traitement par l'intermédiaire du chaman « homme médecine » afin « d'extraire et de chasser le facteur causal ». La troisième phase occidentale est celle qui a donné naissance à « une doctrine médicale positive basée sur une pensée scientifique » comme cela a été le cas pour Hippocrate.

19. D. Spaeth… *op. cit.*

20. G. Lefebvre, *Essai sur la médecine égyptienne à l'époque pharaonique*, Paris, PUF, 1956, p. 9.

21. A. P Leca, *op. cit.*

22. G. Boulu… *op. cit.*, p. 13.

23. A.L. Pahor, A. Farid, « Ni-Ankh-Sekhmet : first rhinologist in history », *The Journal of Laryngology & Otology*, 2003, 117, pp. 846-849.

24. « Le médecin de pharaon », *Sciences et Avenir*, n° 662, avril 2002, pp. 32-34.

25. R. Picard, *op. cit.*, p. 50.

26. A. Von den Driesch, « Is There a Veterinary Papyrus of Kahoun ? », *Historia Medicinae Veterinariae*, 26(3-4), pp. 105-106.

27. G. Boulu, *op. cit.*, p. 54. Un texte inscrit sur la tombe du directeur des prêtres de *Sekhmet* Petosiris mentionne aussi cette fonction : « *Tes troupeaux sont nombreux à l'étable grâce à la science des prêtres de Sekhmet* ».

28. F. Jonckheere, *Les médecins… op. cit.*, p. 131.

29. F. Jonckheere, « La place du prêtre de Sekhmet dans le corps médical de l'ancienne Égypte », *Actes du VIe congrès d'histoire des sciences, Amsterdam*, 1950, pp. 324-333.

30. D. Spaeth, *op. cit.*

31. G. Maspero, *Études de mythologie et d'archéologie égyptienne*, 40 vol., Paris, E. Leroux, 1898., p. 302.

32. R. Picard, *op. cit.*

33. R. Dinarès Solà, G. Fernàndez, M. R. Guasch-Jané, *Pharmacy and Medicine in Ancient Egypt*, Oxford : Archaeopress Publishing, 2021.

34. G. Boulu, *op. cit.*, p. 55.

35. À la même époque, un certain Ptah-Hotep I est appelé « *le prêtre-ouâb de Sekhmet, inspecteur des médecins, Ounennefer* » sur son tombeau. Par ailleurs, une stèle du Moyen Empire datant d'Amenemhat III, précise le nom de Nedjemou-Seneb « *directeur des prêtres-ouâb de Sekhmet et chef des médecins* » Cf. G. Boulu, *op. cit.*

36. R. Picard, *op. cit.*

37. Y. Koenig, *Magie et magiciens dans l'Égypte Ancienne*, Pygmalion, Paris, 1994, pp. 20-22.

38. A. H. Gardiner, *Professional Magicians in Ancient Egypt*, Proceeding of the Society of Biblical archeology, Londres, 1917, XXXIX, pp. 31-44.

39. G. Boulu, *Le médecin… op. cit.*, p. 57.

40. Von Kanel a établi une différence entre les Sa Serket et les Herep Serket. Il a traduit le terme de Sa Serket par « protection de Serket » qui souligne l'aspect ritualiste du conjurateur, par opposition au rôle médical que traduirait le titre de Herep Serket. (*Les prêtres-ouâb de Sekhmlet et les conjurateurs de Serket*, Paris, PUF, 1984, p. 285).

41. Ce texte se trouve sur la statue guérisseuse de Djed-er-le-Sauveur cité par G. Boulu, *Le médecin… op. cit.*, p. 56.

42. F. Jonckheere, *À la recherche du chirurgien égyptien. Chronique d'Égypte, XXVI*, 1951, pp. 28-45.

43. Hérodote, *Thucydide…*, *op. cit.*, p. 83.

44. Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, Paris, Les Belles Lettres, Histoire Naturelle, XXVI, p. 4.

45. G. Boulu (*Le médecin… op. cit.*, p. 61) cite un certain nombre de ces spécialistes sous l'Ancien Empire, Ouaï I et Neferthes : « médecin des yeux » du palais et d'Irenakhti II. Sous le Nouvel Empire, il mentionne Houy, intendant et chef des « médecins des yeux » du palais. Enfin, à la Basse-Époque, il cite un autre Ouaï II et Padihor.

46. G. Lefebvre, *Essai sur la médecine égyptienne à l'époque pharaonique*, Paris, PUF, 1956, p. 59.

47. T. Nickol, R. Germer, S. Lieberenz, F. Schmidt, W. Wilke, « An examination of the dental state of an Egyptian mummy by means of computer tomography : a contribution to dentistry in Ancient Egypt », *Journal of the History Dentistry*, Nov. 43(3), 1995, pp. 105-112.

48. G. Boulu, *Le médecin… op. cit.*, p. 63.

49. On connaît le nom de deux autres dentistes attachés au palais royal portant le titre de « *Our Ibhy Per Aa* » soit « chef des dentistes du palais ». Il s'agit de Ny-Ankh-Sekhmet, doyen des médecins du palais sous la V^e^ dynastie. Selon Ghalioungui, le fait qu'aucun des deux Ibhy n'ait été médecin contrairement au « *chef des dentistes* » laisse entendre qu'ils pouvaient avoir rempli les fonctions d'assistant technique ou encore d'élève ; cf. P. Ghalioungui, *La médecine… op. cit.*

50. L. Viso, J. Uriach, The « guardians of the anus » and their practice, *International Journal of Colorectal Disease*, 10(4), 1995, pp. 229-231. Khouy et Irenakhti II qui ont vécu sous l'ancien l'Ancien Empire au cours de la VI^e^ dynastie ont, eux-aussi, exercé la fonction de bergers de l'anus.

51. Hérodote, *Thucydide…*, *op. cit.*

52. Diodore de Sicile, Paris, Les Belles Lettres, 1972.

53. P. Ghalioungui les a comparé aux iatroklystes chez les Grecs.

54. D. Spaeth, *op. cit.*

55. Hérodote, *op. cit.*

56. F. Jonckheere, « Le cadre professionnel et administratif des médecins égyptiens », *Chronique d'Égypte*, XXVI/52, pp. 237-268.

57. A. P. Leca, *La médecine…*, p. 106.

58. D. Meeks, « Notes de lexicographies », *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, Le Caire, LXXVII, 1977, pp. 87-88.

59. G. Boulu, *op. cit.*

60. F. Jonckheere, *op. cit.*

61. G. Boulu, *op. cit.*

62. P. Ghalioungui, *op. cit.*

63. A. P. Leca, *op. cit.*

64. G. Godron, « Notes sur l'histoire de la médecine et l'occupation perse en Égypte » in *Hommage à François Daumas*, Montpellier, Publications de l'Université de Montpellier, 1986, pp. 285-287.

65. G. Boulu, *op. cit.*

ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5e
Retouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Ce travail n'aurait pas été possible sans un accès aux traductions des papyrus médicaux. Toutes les citations, se référant aux papyrus, sont extraites de l'ouvrage de Thierry Bardinet, *Les papyrus médicaux de l'Égypte pharaonique*, Fayard, 1995. Les mêmes conventions ont été respectées. Les mots égyptiens sont en caractères italiques, c'est-à-dire traduits selon des signes phonétiques. Dans la traduction des textes égyptiens, les mots ne pouvant être lus sont entre crochets […]. Entre parenthèses ( ) sont ajoutés des mots nécessaires à la compréhension de la traduction. Le signe égal entre parenthèses (=) indique une précision donnée par le traducteur. Nous n'avons pas jugé nécessaire d'établir un glossaire des termes médicaux et égyptologiques, ailleurs accessible (*Dictionnaire des termes techniques de médecine*, Maloine éditeur, 1978 et Guy Rachet, *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, Larousse, 1998).

Illustration de couverture: Fresque du tombeau de Sennoudjem (XIXe dynastie, XIIIe siècle av. J.-C., Deir el-Medineh), Embaumement. Un prêtre à tête d'Anubis prépare le mort. Photo aimablement communiquée par le Centre de documentation d'Histoire de la médecine de l'université Paris VI.

© Éditions Liana Levi, 2026, pour la présente édition.

Couverture : D. Hoch

Cette édition électronique du livre *La médecine au temps des pharaons*
de Bruno Halioua
a été réalisée en octobre 2026 par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 979-10-349-1337-4)
ISBN ePDF : 979-10-349-1339-8